Liliana GOILAN-SANDU
Universitatea din Piteşti

LA CONSTRUCTION DE L'AUTRE DANS LA NOUVELLE *LA MAISON DE L'ESPLANADE* D'ANNE HÉBERT

***Résumé**: Notre étude est une approche psychosociologique de la nouvelle québécoise « La Maison de l'esplanade » écrite par Anne Hébert. Cette nouvelle présente la vie quotidienne que mène une vieille fille, d'une apparence étrange, dans sa maison bourgeoise, dans une petite ville. La réalité de sa vie de tous les jours consiste dans un programme conçu par sa servante Géraldine dont elle est complètement dépendante et qui est, en fait, le protagoniste de la nouvelle.*

Mots-clés *: identité, psychosociologique, réalité quotidienne, interaction sociale, discours*

L'autre est l'un des composants de notre identité, car l'identité n'existe que dans le rapport d'un sujet (individuel ou collectif) à un alter (individuel ou collectif) et vis-à-vis d'un objet (réel ou imaginaire, physique ou social).

L'autre est une présence indéniable dans notre réalité, ou mieux dire, dans nos réalités. Car le monde est conçu par l'individu comme un ensemble de réalités multiples[1], chacune de ces réalités appartenant à des divers domaines et sphères d'activité.

Parmi les réalités multiples que nous vivons, la réalité par excellence est la réalité de la vie quotidienne, notamment la connaissance telle qu'elle est disponible pour le sens commun des membres d'une société.

La vie quotidienne est l'expérience subjective de la vie de tous les jours. Elle se présente comme une réalité interprétée par les hommes et elle possède pour ces derniers un sens de manière subjective, en tant que monde cohérent. Le monde de la vie quotidienne est considéré comme donné en tant que réalité par les membres d'une société dans la conduite subjectivement chargée de sens de leur vie. Il est aussi un monde qui trouve son origine dans leurs pensées et leurs actions, et qui est maintenu en tant que réalité par ceux-ci[2].

La réalité de la vie quotidienne est un monde intersubjectif que l'individu partage avec l'autre, et celui-ci devient ainsi objet de son expérience. Cette interaction sociale continuelle revêt plusieurs formes de relations sociales dont la plus intime est la situation de face-à-face où l'autre est tout à fait réel et présent. A travers cette interaction mutuelle des rencontres face-à-face les autres sont appréhendés, traités et qualifiés dans des schémas typificatoires qui deviennent des stéréotypes véhiculés dans la réalité de tous les jours.

C'est cette réalité de la vie quotidienne qui fait notre objet d'étude dans la nouvelle « La Maison de l'esplanade » d'Anne Hébert[3]. Cette nouvelle a été écrite en 1942 et fait partie du recueil *Le Torrent*[4]. Elle présente la vie rangée d'une vieille et délicate fille, Stéphanie-Hortense-Sophie de Bichette, la dernière survivante d'une maison dans laquelle les chambres des défunts ont été condamnées une par une. Sa vie est parfaitement réglée,

[1] Berger, P., Luckmann, T., *La construction sociale de la réalité*, Meridiens Klincksieck, Paris, 1986, p. 34
[2] Ibid, p. 32
[3] Anne Hébert (Sainte-Catherine-de-Fossambault, Québec) (1916-2000) est l'un des plus connus écrivains québécois. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues, y compris le roumain.
[4] Hébert, A., *Le Torrent*, (première éd. 1950), HMH, Montréal, 1963

BDD-A5353 © 2005 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:47 UTC)

d'un jour à l'autre, par la servante Géraldine. Celle-ci a fermé successivement toutes les chambres occupées par les autres membres de la famille qui sont partis, les uns morts, une autre au couvent et le frère, Charles, déshérité parce qu'il s'était marié à une fille de la Basse-Ville. Pauvre, celui-ci vient chaque soir, souper chez sa sœur, attendant qu'elle meure, mais repartant chez lui, déçu. Chaque soir il est épouvanté par l'atmosphère qui règne dans la maison, bien qu'il ne soit pas si extérieur et si étrange à cette histoire. Son portrait physique (sa face luisante, sans couleurs aux lèvres et à peine teintée aux yeux) fait penser à la blancheur de Stéphanie. Il fait preuve de la même passivité qu'elle et il vit dans la routine de sa vie d'époux et de père de famille.

Le narrateur extradiégétique présente dans son récit le quotidien de Stéphanie de Bichette, quotidien qui est construit et entretenu depuis des années par sa servante.

Le narrateur engage un dialogue ouvert et direct avec son lecteur dans la tradition du conte oral. Les marques de ce dialogue sont les pronoms personnels *je* et *vous*, le *on* apparemment indéfini (« on aurait dit » (p. 117), « on aurait cru » (p. 118)), la parenthèse plus narquoise qu'ironique, à cause de l'emploi des points de suspensions (« (C'est des choses qui arrivaient, dans ce temps-là…) » p. 108), les présents de l'indicatif ou de l'impératif (« je veux insister sur le fait que … », « croyez-moi ou non » p. 108-109), de vérité générale, une vérité à « l'odeur de papier jauni et de renfermé » (p. 108-109) ; les paroles mises dans la bouche des personnages : un langage (« Y va pleuvoir, vous allez pas sortir à matin, je vas le faire assavoir au cocher … » p. 112) et des phrases stéréotypées du populaire (« Eh ! ben, mamzelle, nous y voilà revenus encore une fois ! » p. 114), des corruptions de sens (*sortable* p. 113) et de prononciation soulignés par l'italique railleur.[1]

L'incipit présente au lecteur, d'une façon caricaturale et sur un ton de raillerie, une dame, Stéphanie de Bichette :

« Stéphanie de Bichette était une curieuse petite créature, avec des membres grêles et mal fignolés. Une guimpe empesée semblait seule empêcher de retomber sur l'épaule la tête trop pesante pour le cou long et mince. Si la tête de Stéphanie de Bichette se trouvait si lourde, c'est que toute la noblesse et le faste de ses ancêtres s'étaient réfugiés dans sa coiffure. Une coiffure haute, aux boucle rembourrées qui s'étageaient sur son crâne étroit, avec la grâce symétrique d'une architecture de douilles d'argent » (p. 107)

Dès la première ligne le lecteur a affaire à quelqu'un nommé et prénommé et probablement important. Le patronyme Bichette renforce l'intention caressante et affectueuse de l'hypocoristique « petite ». La description de la coiffure introduit le lecteur dans un monde fantasmatique qui tient lieu de toute référence à un espace ou à un temps concrets.

La présentation de ce personnage féminin continue dans les paragraphes qui suivent. Les imparfaits de durée et de description nous font découvrir un être bizarre. Orpheline de sa mère, depuis l'âge de « dix ans » (p. 109), elle n'a pas connu d'adolescence et de jeunesse. Elle est devenue une petite vieille fille qui vit dans un espace clos (la maison de l'esplanade) hors du temps. Sa vie est uniquement constituée de « jamais » (p. 107, 110), de « toujours » (p. 109), de « définitivement » (p. 109), d'« éternel » (p. 107, 109).

Elle habite une « maison de pierre de taille, datant du Régime français » (p. 108), le temps du paradis terrestre en Amérique. C'est une maison bourgeoise qui impressionne par

[1] Maindron, A ., *Aspects de l'écriture dans « La robe corail » et « La maison de l'esplanade »* , dans *Anne Hébert, parcours d'une oeuvre*, Colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, mai 1996 (p.199-209), p. 205

BDD-A5353 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:47 UTC)

le nombre d'étages, de pièces, par la quantité de meubles et de bibelots (p. 113), de vaisselle (p. 118) indispensables à une personne de qualité (p. 109-110).[1]

Elle y mène sa vie, « un édifice parfait de régularité » (p.108), dans cet univers créé par la domestique Géraldine. Ainsi Stéphanie passe au second plan au profit de Géraldine, sa femme de chambre, qui témoigne d'« un respect admirable de la tradition » (p. 108). Et, c'est à partir de ce respect, qu'elle construit cet univers autour de mademoiselle de Bichette dont la vie était « une tradition, ou plutôt une suite de traditions » (p. 108). Ainsi elle construit la vie quotidienne de sa maîtresse par « la tradition des ombrelles et celle de la fameuse coiffure, la tradition du lever, celles du coucher, de la dentelle, des repas, etc. » (id.) Il s'agit, pour chacune de ces traditions, de cérémoniaux et de rituels qui font partie d'une sorte de programme de la journée et que Stéphanie subit « muette, inerte et confiante » (p. 112). Chaque cérémonial a des signaux précis (les deux coups de doigts pour la tradition du lever ou la phrase rituelle qui annonce le déjeuner) qui font Stéphanie agir automatiquement en déclanchant à l'intérieur de celle-ci des « rouages intérieurs » (p. 116). Ces rouages avertissent ses jambes d'aller, sans effort de pensée et sans comprendre, dans les différentes pièces de la maison où d'habitude les actions quotidiennes prennent place.

Une autre tradition qui est chère à Géraldine est la tradition de « condamner les pièces, à mesure qu'elles ne servaient plus » (p. 109). Une fois que l'occupant (mort ou vivant) quittait la pièce, Géraldine la rangeait et la fermer à clef, classant tour à tour les membres de la famille qui n'habitaient plus la maison. Elle rêve à un ordre éternel où il n'y aura rien à nettoyer. Les conditionnels ou les futurs du passé (« seraient fixées », « n'aurait plus rien à nettoyer », etc.) expriment son rêve de bonheur : le jour où elle verra « la réalisation de son destin de femme de chambre » (p. 110)

Pour que ce rêve devienne réalité il reste encore une pièce occupée: celle de Stéphanie. Elle continue à faire son devoir de femme de chambre en observant le culte de la tradition quotidienne. Et par cette tradition elle construit un milieu rassurant pour Stéphanie qui est totalement dépendante d'elle. Car c'est Géraldine qui décide si le temps est *sortable* (p. 113) ou non pas *sortable* pour faire la promenade en voiture. Elle crée deux réalités d'une immuable routine dans lesquelles sa maîtresse se sent bien ancrée :

« Il n'y a que deux réalités au monde … deux réalités sur lesquelles on puisse s'appuyer … et s'enfoncer dedans en fermant les yeux : la réalité de la promenade en voiture et celle de la dentelle au crochet … Quel dépaysement quand Géraldine ne sait pas encore quel temps il va faire et qu'il faut rester dans l'incertitude sans rien de solide sous les pieds … Cela me *démantibule* le cerveau ! Oh ! ne plus penser, et se laisser emporter par ces deux sûres et uniques réalités : celle de la promenade et celle de la dentelle ! » (p. 112-113)

Ce qui caractérise ces réalités c'est la passivité, traduite d'ailleurs dans ce monologue intérieur. Elle avait appris de sa mère à manier le crochet et le fil et c'était la seule science qu'elle connaissait. Elle confectionnait des napperons identiques au rythme égal de quatre par semaine. Le caractère méthodique est présent aussi dans l'autre réalité, celle de la promenade en voiture. Lorsqu'elle sort, elle fait « un calme et lent voyage, invariablement le même, à travers les rues de la petite ville. » (p. 114).

Son attitude envers les autres personnes qu'elle rencontre dans son quotidien dans des situations de face-à-face, qu'il s'agisse de son propre frère, Charles, ou des visiteuses âgées et tremblantes, est pleine d'indifférence. Elle ne prête pas d'attention à elles, elle n'attache aucun sens aux paroles qu'elle dit dans leur présence. Lors des visites qu'elle reçoit, les seuls propos qu'elle prononce d'une « voix terne et blanche qui semblait venir

[1] *Ibid.*, p. 204, 208

BDD-A5353 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:47 UTC)

d'un autre monde » (p.115) ne font que renforcer son appartenance à un univers étrange et surnaturel : « Comment va madame votre mère ? » (id)

Ce complet silence relève de l'incommunicabilité, de la fermeture à l'autre pour cacher qu'il n'y a rien à communiquer, ni à faire d'ailleurs ; pour se faire croire aux autres qu'on est important, donc qu'on est.

La chute entraîne le lecteur dans une fermeture totale. Dans le dernier paragraphe on a le même point de vue narratif, mais, en revanche, la focalisation change. Elle ne se fait plus sur celle qui a été introduite dans le premier paragraphe et qui semblait le personnage principal, mais sur l'autre personnage de femme, celui de la servante qui, à l'abri des ténèbres, rêve « que la mort avait clos toutes les portes de la vieille demeure. » (p.120).

Bibliographie :

BERGER, P., Luckmann, T., *La construction sociale de la réalité*, Meridiens Klincksieck, Paris, 1986

HEBERT, A., *Le Torrent*, (première éd. 1950), HMH, Montréal, 1963,

MAINDRON, A ., *Aspects de l'écriture dans « La robe corail » et « La Maison de l'esplanade »* , in *Anne Hébert, parcours d'une oeuvre,* Colloque de Paris III et Paris IV-Sorbonne, mai 1996 (p.199-209)

BDD-A5353 © 2005 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.108 (2026-11-18 02:15:47 UTC)